## Le coup de bill'art du *Soir*

Par Kader Bakou

# Pawel Tomaszewski l'Algérois

A entendre les discussions et les commentaires autour de nous, la vie en Algérie serait «un enfer». Des Algériens installés aux Etats-Unis, au Canada ou en Espagne, de passage par Alger trouvent «ça va» la vie en Algérie, et souvent ne comprennent pas pourquoi nous nous plaignons tout le temps.

Le pianiste polonais Pawel Tomaszewski a donné des concerts un peu partout à travers le monde, notamment avec des vedettes mondiales comme Steve Logan, Dean Brown, Rick Margitza ou Eric Marienthal. Il est aussi titulaire des plus importants prix de jazz en Pologne. En 2009, il a remporté le prestigieux prix Fryderyk du meilleur premier CD de jazz. Pawel Tomaszewski est également compositeur et maître de conférences à l'Académie de musique de Katowice.

En 2011, Tomaszewski s'est produit à Alger dans le cadre du Festival culturel européen en Algérie. Il a, bien sûr, enchanté le public. Mais l'enchantement a été mutuel, car lui aussi a été enchanté par le public algérois. Après la soirée, il va voir les services culturels de l'ambassade de Pologne en Algérie et leur fait savoir qu'il veut absolument revenir en Algérie. Il a tellement insisté en faisant remarquer qu'il a préparé un «projet spécial» à cet effet, qu'il a été finalement programmé pour représenter la Pologne à la 13e édition du Festival culturel européen en Algérie qui se déroule du 13 au 31 mai à la salle Ibn Zeydoun.

Des artistes étrangers, notamment des artistes peintres, se sont installés en Algérie ces derniers temps. Ceci sans parler des Algériens qui ont «les papiers» nécessaires pour vivre ailleurs et qui sont revenus au bled après quelques années en Occident.

Ceux qui se plaignent le plus sont souvent ceux qui ne sont jamais partis à l'étranger. Pour ces gens-là, bien sûr, l'herbe est toujours plus verte chez le voisin, de l'autre côté de la rivière ou de l'autre côté de la mer. Ils oublient que la vie dans notre pays, belle ou dure, c'est nous-mêmes qui sommes individuellement et collectivement responsables de ce qu'elle est.

**K. B.**

**bakoukader@yahoo.fr**

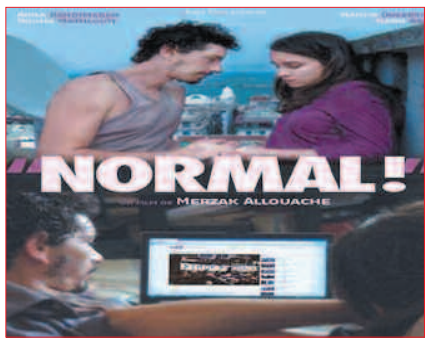
lesoirculture@lesoirdalgerie.com

SALLE L'ALHAMBRA À MARSEILLE

# À la découverte du nouveau cinéma algérien

*Le cinéma Alhambra dans la ville de Marseille projettera une soirée à la découverte des films contemporains réalisés en Algérie le 12 juin prochain.*

En effet, selon le directeur de cet établissement cinématographique situé dans les quartiers nord de la cité phocéenne, William Benedetto, cette initiative a pour objectif d'apporter un nouveau regard sur l'Algérie à travers des films contemporains réalisés par des Algériens. Le programme de cette soirée spéciale Algérie comporte deux courts métrages, et le film *Normal !* du réalisateur Merzak Allouache. Le premier court métrage s'intitule *Demain Alger*, un film d'Amine Sidi Boumediène avec Nabil Asli, Houssam Herzallah, Aïda




Guechoud : trois jeunes discutent en bas d'un immeuble du départ imminent de leur ami intime vers l'Europe. Fouad fait sa valise dans le silence et sous le regard plein de larmes de sa mère. Il hésite à dire au revoir à ses amis. Réalisé par la jeune réalisatrice Nadia Mekhlouf, *Allah Ghaleb* (On n'y peut rien) est le parcours de Aziza, Zahia et Béja. Elles ont 25, 30, 55 ans dans une région de Kabylie. Elles parlent de leurs amours, leur soucis, leurs ambitions, leur vécu quotidien de plus en plus difficile dans une société... misogyne. Le film *Normal* ! de Merzak Allouache, critiqué par une partie de la presse en Algérie, relate l'histoire de Fouazi, «un jeune réalisateur qui veut, en plein printemps arabe, réunir ses comédiens pour leur montrer leur montage inachevé du film qu'il a réalisé deux ans auparavant sur la désillusion d'une jeunesse. Le débat s'installe : comment créer sans se confronter à la censure ? Comment résister ?

En réalisant des films ou en marchant vers une nouvelle révolution ? Rappelons enfin que *Demain Alger*, d'Amine Sidi Boumediène, a été déjà projeté le 19 avril dernier à la maison de la région dans le cadre «Jeunes regards sur l'Algérie», organisé par l'association Aflam spécialisée dans la promotion du cinéma arabe à Marseille.

**Bouhali Inès**

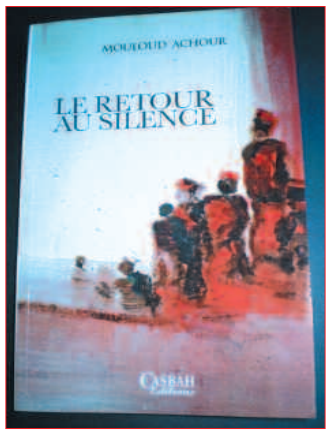
*LE RETOUR AU SILENCE* DE MOULOUD ACHOUR

# Le silence est d'argent

Neuf nouvelles composent ce recueil signé de la plume du journaliste, nouvelliste et romancier Mouloud Achour. Paru dans sa première mouture en 1996 aux éditions l'Harmattan, sous le titre *A perte de mots*, cet ouvrage s'offre une seconde jeunesse avec un nouveau titre *Le retour au silence* en s'enrichissant au passage d'un récit inédit, *Je sais faire chanter le cristal.* Dans la première nouvelle en deux parties intitulée *Si mon père revenait,* Mouloud Achour met en scène le personnage de Bachir.

Un intellectuel à cheval sur les principes. Père de famille honnête, loyal et intègre, ce quinquagénaire mène une vie simple et modeste. Un jour, il est invité à une soirée donnée par Si Mounir, un business man dont le fortune n'a d'égale que les fausses attestations de sa prétendue participation à la guerre de Libération nationale. L'homme d'affaires lui fait une drôle de proposition. Il lui offrira une vie de château à condition qu'il accepte de rédiger ses mémoires basés sur ses faux exploits de guerre. Mais Bachir n'est pas de la race des corrompus... *Le dernier printemps* raconte les derniers jours d'un malade atteint d'un mal incurable. Cloué sur son lit d'hôpital, le mourant espère la visite de sa bien-aimée Radia... Dans *Jamais dans la lumière*, le lecteur découvre «Zine», un personnage intrigant. Jadis ouvert, jovial et sociable, ce jeune homme devient taciturne et sombre du jour au lendemain. Muet comme une tombe, il ne tarde pas à en faire sa dernière demeure... Professeur de lettres françaises puis journaliste, né à Tamazirt (Larbaâ-Nath-Irathen) en 1944, Mouloud Achour a publié ses premiers textes — essentiellement nouvelles et récits — dès la fin des années 1960, d'abord dans la presse nationale, entre autres l'hebdomadaire *Algérie-Actualité* et la revue *Promesses.*

Il est également l'auteur de




deux romans : *Le vent du nord* et *Juste derrière l'horizon* parus aux Edition-Casbah.

**Sabrinal**

*Le retour au silence,*
Mouloud Achour, Casbah-éditions, 2011, 206 P.

**(Suite de la page 9)**

Cet éminent professeur à l'Institut du cinéma de Moscou (VGIK) qui a formé plusieurs générations de talentueux metteurs en scène et d'acteurs, dont Serge Bondartchouk et Nikolaï Goubenko, appelé quelques années plus tard à assumer la fonction de ministre de la Culture, pour aider ce grand humaniste du cinéma japonais à traverser une crise de désespoir et reprendre confiance en ses capacités créatrices, il l'invita à tourner un film en URSS. Kurosawa ayant donné son accord, le Goskino (l'équivalent d'un ministère du cinéma) mit à sa disposition les moyens nécessaires pour concrétiser le projet. C'est ainsi que fut réalisé le film *Dersou Ouzala* en 1974, tiré du livre éponyme de Vladimir Areseniev, officier de l'armée du tsar. Cette coproduction soviéto-japonaise, d'une splendeur inégalable, raconte la forte amitié qui s'est développée entre cet officier et son guide. Dersou Ouzala, vivant en parfaite harmonie avec la nature, dans sa Sibérie. Ce film obtint l'Oscar du meilleur film étranger en 1976. L'ONCIC, dans sa politique de coproduction, a aussi tendu la main à des réalisateurs étrangers qui, pour des raisons de censure, ne pouvaient pas réaliser leur film dans leur propre pays. Parmi ceux qui ont bénéficié d'une telle assistance figure le réalisateur égyptien Youcef Chahine. Ce représentant bien connu du courant progressiste du cinéma égyptien, grâce aux moyens techniques et financiers mis à sa disposition par l'ONCIC, réalisa en 1971 *Le Moineau*.

Cette œuvre cinématographique courageuse donne une analyse objective des causes qui furent à l'origine de la défaite de l'Egypte en 1967.

Youcef Chahine fait partie de ce petit cercle de cinéastes égyptiens audacieux qui, durant les années 1950, font changer de décor au film arabe. De vulgaires mélodrames et films musicaux lancinants, ils passent aux films réalistes qui parlent des petites gens, des humbles, des malheureux, des paysans opprimés.Youcef Chahine, qui faisait déjà figure «d'avant-gardiste» vers la fin du régime du roi Farouk, est parvenu quelques années plus tard, grâce aux thèmes sérieux qu'il aborde dans ses films, à pratiquer un cinéma d'une grande qualité esthétique et idéelle.

Si l'ONCIC peut s'enorgueillir d'avoir coproduit quelques rares films intéressants, cet office a néanmoins coproduit des films sans intérêt pour notre cinéma, encore moins pour notre pays. Dans cette liste, outre *Soleil noir*, nous pouvons ajouter *Les aveux les plus doux* réalisé par Edouard Molinaro en 1971.

Ce long métrage relate l'histoire d'un jeune délinquant récidiviste, qui, après avoir commis un délit, se retrouve de nouveau en prison. Les deux inspecteurs chargés de l'enquête (Philippe Noiret et Roger Hanin) utiliseront des méthodes peu ordinaires pour tenter de lui arracher des aveux.

En effet, ils vont l'extraire de la prison pour quelques heures durant lesquelles ils se chargeront de lui organiser un simulacre de mariage avec sa dulcinée, lui faisant croire que cette nouvelle situation pouvait réduire sa peine. Vieux encore, ils l'autoriseront à passer quelques «moments intimes» avec elle, mais cette faveur exceptionnelle est conditionnée par des aveux préalables. On se dépêche alors d'aménager un des bureaux du maire (Hassan El Hassani dans le rôle) pour cette rencontre amoureuse éphémère. Mais voilà que notre héros hésite à lâcher le morceau. Irrités par cette attitude irrésolue, les deux inspecteurs perdent patience et se déchaînent sur leur victime, transformant ce lieu improvisé pour une amourette en vrai lieu de supplice. Franchement, cette deuxième partie du film est une histoire à dormir debout. On se demande pourquoi l'ONCIC s'est aventuré à coproduire ce film dont le thème n'avait aucune relation avec les problèmes que vivait l'Algérie, ne présentait, par ailleurs, aucun caractère d'actualité, encore moins un intérêt particulier au plan cinématographique. Ce film aurait dû tout simplement se faire ailleurs d'autant qu'au plan éthique les auteurs se sont permis un écart grossier. En effet, ces derniers n'ayant pas pris soin de masquer suffisamment certains détails durant le tournage et de filmer sous des angles indirects les sites utilisés, nous devinons aisément que les péripéties du film se déroulent dans notre capitale. La tenue des policiers, le modèle de bus des transports urbains (ex-RSTA), les plaques d'immatriculation, attestent cette évidence. Mais là où l'impudence atteint son comble, c'est lorsque le délinquant est incarcéré à la prison de Barberousse. Il est triste et désolant de constater que ce haut lieu chargé d'histoires où plusieurs condamnés à mort furent exécutés durant la guerre de Libération nationale a été utilisé sans tact ni respect pour la mémoire de ces glorieux martyrs par des cinéastes «passagers» et pour les besoins d'un film trivial.Il est tout de même régrettable de constater que l'ONCIC qui, de tout temps, n'a produit que des films nationaux sérieux et de bonne facture, coproduise par contre des film qui nous laissent pantois.

> Après l'assassinat d'Ali La Pointe et de ses compagnons, Pontecorvo enchaînera directement sur les manifestations du 11 Décembre 1960, magistralement reconstituées. Ces images grandioses et tragiques, accompagnées de youyous stridents des femmes et rythmées par le son des karkabous, sonnaient le glas de l'ère coloniale en Algérie.

Il est temps de prendre des mesures afin que les films coproduits par l'Algérie se fassent dans le restect des valeurs et des symboles de notre pays et tiennent compte des intérêts mutuels de chaque partie engagée dans ce processus, tant au plan culturel qu'économique. En ce qui concerne ce dernier point, selon les affirmations du regretté Aït Si Selmi, responsable du département de la production de l'ex-ONCI, seul le film *Z* a pu amortir le budget engagé pour sa réalisation. Sinon, tous les autres films ont été déficitaires. M. Aït Si Selmi, dont personne ne peut nier la longue et riche expérience dans le domaine du cinéma et tout particulièrement dans celui de la production, nous a avoué, par ailleurs, que tous les réslisateurs étrangers, qui ont tourné en Algérie, ont bénéficié d'excellentes conditions de travail.

Cependant, leur collaboration n'a été d'aucun apport au développement du cinéma algérien, encore moins à la formation de nos jeunes cinéastes. Pour preuve, lors de la réalisation du film *Z,* Costa Gavras s'est entouré d'une équipe 100% française. Quant aux rares Algériens, qui ont été sollicités, ils ont servi de main-d'œuvre locale. (Les propos de M. Aït Si Selmi ont été repris de l'interview qu'il nous a accordé le 28 juin 1973, à Alger).

En conclusion, nous pouvons affirmer que, dans l'ensemble, les films coproduits par l'Algérie n'ont pas fait l'objet d'une séléction rigoureuse ni choisis selon des paramètres sérieux. Quant au choix de l'Algérie par les réalisateurs étrangers, il est souvent déterminé par la beauté des sites et la forte contribution financière de notre pays. Il est temps que notre participation à une coproduction dépasse le stade d'une «mise à disposition» ou d'une simple figuration. Nous devons à l'avenir nous imposer comme partenaire à part entière et procéder avec rigueur au choix des scénarios à coproduire. Cela exige, bien entendu, une commision de lecture composée de membres hautement qualifiés, car seules de telles compétences pourraient discerner un bon scénario d'un scénario qui, sous un vernis d'idées progressistes ou moralisatrices, véhicule des idées rétrogrades ou nuisibles à notre pays. Durant des décennies, notre séptième art a été à l'avant-garde du cinéma africain et arabe. Il a suscité un vif intérêt dans le monde.

Pourrait-il aujourd'hui reprendre la place qui lui est dévolue ? Pour peu que les décideurs affichent une volonté politique, nos écrans s'illumineront de nouveau. Dans nos salles obscures jaillira la lumière de nos génies créateurs. Enfin, les ténébres, longtemps tissées et imposées par une catégorie de gestionnaires incultes et incompétents, se dissiperont comme se dissipe «La nuit (qui) a peur du soleil».

**H. H. A.**

**(*) (Diplômé de l'Institut du cinéma de Moscou (VGIK). Ex-directeur de la Cinémathèque algérienne. Ex-directeur de la Maison de la culture de Tizi-Ouzou.**

** A notre grand regret, nous avons tenté à plusieurs reprises de joindre M. Yacef Saâdi pour clarifier certaines zones d'ombre dans le film, en vain.*